

- Je vais sur les 3 heures<sup>1</sup> au Palais-Royal. Je gémissais, au milieu d'un groupe, sur notre lâcheté à tous, lorsque trois jeunes gens passent se tenant par la main et criant : « Aux armes ! » Je me joins à eux ; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table : dans la minute j'ai autour de moi 6 000 personnes. « Citoyens, dis-je alors, vous savez que la nation avait demandé que Necker lui fût conservé, qu'on lui élevât un monument ; et on l'a chassé ! peut-on vous braver plus insolemment ? Après ce coup, ils vont tout oser, et pour cette nuit, ils méditent, ils disposent peut-être une Saint-Barthélemy pour les patriotes. » J'étais d'une multitude d'idées..., je parlais sans ordre : « Aux armes, ai-je dit, aux armes ! Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l'espérance. »

Je descendis, on m'embrassait, on m'étouffait de caresses. « Mon ami, me disait chacun, nous allons vous faire une garde, nous ne vous abandonnerons pas ; nous irons où vous voudrez. » Je dis que je ne voulais point avoir de commandement, que je ne voulais être que soldat de la patrie. Je pris un ruban vert et je l'attachai à mon chapeau le premier.

Avec quelle rapidité gagna l'incendie ! Le bruit de cette émeute va jusqu'au camp ; les cravates<sup>2</sup>, les suisses, les dragons, Royal-Allemand arrivent. Le prince Lambesc, à la tête de ce dernier régiment, entre dans les Tuileries, à cheval. Il sabre lui-même un garde-français sans armes et renverse femmes et enfants. La fureur s'allume. Alors, il n'y a plus qu'un cri dans Paris : Aux armes ! Il était 7 heures. On enfonce les boutiques des armuriers.

- Lundi matin on sonne le tocsin. Les électeurs<sup>3</sup> s'étaient assemblés à la Ville. Le prévôt des marchands à leur tête, ils créent un corps de milice bourgeoise de 178 000 hommes, en 16 légions. Plus de 100 000 étaient déjà armés, tant bien que mal... La multitude et les plus hardis se portent aux Invalides. On demande des armes au gouverneur. Effrayé, il ouvre son magasin. J'y suis descendu, sous le dôme, au risque d'étouffer. J'y ai vu, à ce qu'il m'a semblé, au moins 100 000 fusils. J'en prends un tout neuf, armé d'une baïonnette, et deux pistolets.

- C'était le mardi : tout le matin se passa à s'armer. A peine a-t-on des armes qu'on va à la Bastille. Le gouverneur surpris de voir tout d'un coup dans Paris 100 000 fusils armés de baïonnettes, et ne sachant point si ces armes étaient tombées du ciel, devait être fort embarrassé. On tire une heure ou deux, on arquebuse ceux qui se montrent sur les tours. Le gouverneur, le comte de Launay, amène pavillon ; il baisse le pont-levis, on se précipite ; mais il lève aussitôt et tire à mitraille. Alors, le canon des gardes-françaises fait une brèche. Bourgeois, soldats, chacun se précipite. Un graveur même le premier ; on le jette en bas et on lui casse les jambes. Un garde-français plus heureux le suit, saisit la mèche d'un canonier, se défend et la place est emportée d'assaut dans une demi-heure. J'étais accouru au premier coup de canon, mais la Bastille était déjà prise en [...] heures et demie, chose qui tient du prodige. La Bastille aurait pu tenir 6 mois, si quelque chose pouvait tenir contre l'impétuosité française ; la Bastille, prise par des bourgeois et des soldats sans aucun chef, sans un seul officier !

La même garde-française, qui avait monté à l'assaut le premier, poursuit M. de Launay, le prend par les cheveux et le fait prisonnier. On l'emmène à l'Hôtel de Ville, on l'assomme sur le chemin. Il était expirant des coups reçus, on l'achève à la Grève, et un boucher lui coupe la tête. On la porte au bout d'une pique, et on donne sa croix de Saint-Louis au garde-français...

Camille Desmoulins, *Correspondance*.

1 Dimanche 12 juillet 1789.

2 Croates.

3 Il s'agit des 487 électeurs qui ont désigné les députés de Paris en mai 1789. Après cette date ils ont continué à tenir des réunions à l'Hôtel de ville et jouent le rôle d'une municipalité provisoire constituée de riches bourgeois.